

N° 102
9 NOV
1922

CINÉ

0 fr. 25

pour

tous



*Geneviève
Félix*

que l'on vient
de revoir dans
'Absolution

ADRESSER TOUTE CORRESPONDANCE : 26 bis, RUE TRAVERSIÈRE, PARIS

Paraît le Jeudi
(MANDATS AU NOM DE :
Pierre HENRY, DIRECTEUR)

ABONNEMENTS
UN AN
France 10 Fr.
Etranger..... 15 Fr.

ENTRE NOUS

5^e Gagnante. — Cela ne vient pas de nous ; mais c'est dans l'un de nos numéros que l'adresse a été prise. — Seul le directeur d'un studio peut vous donner l'autorisation ; lui écrire.

Sibille. — Depuis *Jekyll-Hyde* (1919), John Barrymore a tourné *The Lotus Eater* et *Sherlock Holmes* ; ces deux films sont encore inédits en France. — Gaston Ravel, Société des Cinéromans, Studio Pathé, 1, rue du Cinématographe, Vincennes (Seine).

C. B. Florissant. — Merci de ces renseignements, qui nous sont très utiles. — Fred Niblo a dirigé pour Fairbanks *Le Signe de Zorro* et *Les Trois Mousquetaires* ; ce dernier film a été réalisé au printemps de 1921. — Tous, dans la version américaine comme dans la version française, portent perruque. — Marguerite de la Motte est citoyenne américaine ; ses parents étaient d'origine française. — Hayakawa est encore actuellement au Japon. Ne pas écrire actuellement, de même en ce qui concerne Nazimova, qui ne tourne pas et va sans doute revenir à la scène. — Voir biographie de Griffith (n° 99). *A travers l'Orage* est le titre français de *Way down East*.

Bébert. — La vingtaine. — Oui, sa mère. — A Vincennes.

Rita Maëja. — 1 m. 75. — Châtain clair. Adresse dans le n° 96.

Nosfératu. — Je ne connais pas encore l'éditeur français de la *Loi d'Israël*, qui n'a encore paru jusqu'ici qu'en exclusivité. — *Maison de Poupée* ne pourra être édité en France que si United Artists rachète les droits d'auteur à la firme italienne qui, en 1919, avait déjà tourné le film et possède les droits d'adaptation à l'écran pour l'Europe jusqu'en 1924.

Dolly C. — Pourquoi ? — Les films de Fatty édités par Super-film sont ceux qu'il a tournés pour Paramount (liste dans le n° 53) et ceux qu'antérieurement il a tournés pour Triangle-Keystone (rééditions). — Le titre américain du *Courage d'un lâche*, avec S. Hayakawa, est *Amour de Geisha* (Heart in Pawn), pour Hayakawa, par William Worthington ; *Le Second Mariage de Lucette* (In search of a Sinner), pour C. Talmadge, par Victor Fleming et John Emerson.

Gaby Laph. — Olinda Mano était la petite Louise Jolivet dans *Travail*. — Je ne connais pas cette histoire de jumeaux.

Jacques Sallix. — Des informations, tant que vous voudrez ; mais c'est tout.

Balthazar. — R. Joubé est marié. — Aucun film intitulé *La Reine aux Diamants* n'a paru en France. — Margarita Fisher est brune ; ne tourne plus depuis deux ans.

Smiles. — Non, je ne rédige pas d'autre rubrique de renseignements. — Enid Markey dans *Les Aventures de Tarzan*. Article sur Elmo Lincoln dans le numéro 94. — Cléo de Mérode cherche à faire parler un peu d'elle, voilà tout.

Omer Dutal, 45, rue Malakoff, Fives-Lille (Nord) correspondrait volontiers avec cinéphiles de sa région.

G. de Corardi. — Nous ne vendons pas de photos ; c'est aux artistes français dont on désire la photo que cette somme doit être envoyée.

Marcel C. — Lya de Putli, Goron-Deullg Verleih, Berlin S. W. 68, Charlottenstrasse, 82.

L'Inconnu. — Grave erreur, en effet. — Le plus souvent, on travaille au pourcentage. — Dix à vingt mille par film. Je ne vois guère que Léon Mathot qui soit engagé à l'année, ainsi que certains interprètes de Feuillade. — En effet, Geneviève Félix, comme Marcelle Pradot font, avec chaque film, de sensibles progrès.

O. Cornaz. — Merci de votre très intéressante lettre, qui m'est fort utile. — Mandat international ; numéros envoyés ces jours-ci.

Pinlo. — C'est le film qu'Aubert a édité en 1918 sous le titre : *Captain Harkley, justicier*, je crois. — R. Florey dit avoir assisté à la première des *Trois Mousquetaires* de Fairbanks, qui a eu lieu à New-York fin août 1921. C'est impossible, puisqu'il s'est embarqué le 6 septembre ! — Oui, elle approche de la quarantaine.

A. Burcher. — *Fatty, l'intrépide shérif* (The Round-up). — W. Hillon, dans *Un forban*, c'est George Mac Daniel. — Le procédé Prizma, c'est la couleur naturelle ; Pathécolor, c'est le coloriage à la main.

Hélène Allart. — Distribution de *Vingt ans après* dans le numéro 100.

Ettolettac. — *L'Arlésienne* ne paraît à Paris qu'à la fin de novembre ; c'est du bon travail, mais rien de réellement supérieur. — Félicitations pour votre initiative, et félicitations à cet intelligent directeur de salle.

Aux lettres qui nous sont parvenues après le 5 novembre, il sera répondu dans le prochain numéro.

Central - Union - Cinéma

CHARLES KLEIN

105, avenue Parmentier, Paris (XI^e)

VENTE de FILMS

Stock et Exclusivité

Appareils neufs et d'occasion

Location de bons Programmes

aux Prix les plus réduits

M^{me} Georges WAGUE

LEÇONS D'ART CINÉGRAPHIQUE

Cours de 5 à 7, le Dimanche, en son studio, 5, Cité Pigalle (2^e).
Tél. : Trudaine 23-36.

L'ACADEMIE DU CINEMA

dirigée par M^{me} Renée Carl, des Studios Gaumont.

Cours le samedi après-midi —

Leçons particulières —

Cours du soir

COURS DE DICTION

Studio : 23, boulevard de la Chapelle (près du Faubourg Saint-Denis). — Pour tous renseignements : tous les jours de 5 à 7 heures.

COURS DE DANSE, le jeudi et le samedi soir, de 9 heures à minuit. — Salle Herz, 27, rue des Petits-Hôtels, Paris.

SI VOUS CHERCHEZ pour votre Cinéma, ou pour tout autre Commerce ou Industrie

Un Successeur

UN ASSOCIÉ
DES CAPITALISTES
Adressez-vous :

Banque PETITJEAN
12, rue Montmartre, 12 PARIS



PELADE et toutes chutes des cheveux repousse garantie par le traitement de BERDIE, 12, r. Clairaut, PARIS. - Prix : 16.50 franco.

LITERIE
La Meilleure



F^{que} de Matelas, Sommier
DIVANS-LITS ET LITS DE REPOS
Vente directe - Prix très avantageux
20, rue Saint-Nicolas
(Faub. Saint-Antoine) PARIS
MAISON DE CONFIANCE

LES FILMS DE LA SEMAINE

MAMAN (Over the Hill)

tiré du poème de Will Carleton, adapté à l'écran par Paul Sloane et réalisé par Harry Millarde
Film Fox 1920. Edition Fox

Selon notre tempérament, nous avons été Jean, « l'enfant terrible » de la maison, turbulent et bon cœur. Nous avons été Pierre, l'ainé égoïste et sournois ou Charles le petit artiste un peu veule, ou Thomas, ou Suzanne, ou Lucy...

Le foyer de Madame Benton aurait pu être le nôtre. C'est la vie même qui nous est « servie » lorsque Maman avec sa lourde nichée de six bambins, s'exténue de travail et que papa, plus optimiste, accepte le destin comme il vient.

Vingt ans après, nous retrouvons tout notre monde. Maman n'est plus qu'une bonne vieille à cheveux blancs. Les enfants sont devenus des hommes et des femmes qui se sont mariés. Jean, le seul, est resté près de ses parents. La fortune ne lui a pas souri. Il n'a pu se décider, pour aller tenter fortune au loin, à quitter Maman et Isabelle sa petite fiancée de toujours qui lui soufflait déjà les réponses de ses problèmes sur les bancs de l'école.

La fête de Maman a réuni tous ses enfants et petits-enfants autour d'elle. La bombance durera quatre jours. C'est la joie pour tout le monde, sauf pour papa qui doit fournir l'argent qu'il faut. Et papa, depuis longtemps, se livre à un « commence » facile qui lui demande moins d'efforts qu'un travail honnête. Il va voler des chevaux la nuit.

Cette nuit-là, les gendarmes sont portés. Jean, retour de chez sa douce Isabelle avec qui il vient d'échanger des serments, surprend son père en flagrant délit. Il s'interpose. Il veut faire rentrer les chevaux et favoriser l'évasion de son père.

C'est lui qui est surpris et arrêté, et il ne dira rien, parce que la faute d'un enfant, une brebis galeuse dans un troupeau n'est rien ; mais le déshonneur du père rejallirait sur toute la famille.

Le papa repentant doit accepter cela ; mais il meurt de douleur et de regret, tandis que Jean subit sa peine de trois années d'emprisonnement.

Tout passe... Jean vient surprendre sa vieille Maman. Il a payé sa dette à la société.

La réunion, pas pour longtemps, remet du bonheur dans le vieux foyer, de plus en plus abandonné.

Jean ne peut pas rester dans le pays, où il serait en butte aux quolibets.

Avant de partir, il rencontre son frère aîné, Pierre, et lui recommande de prendre soin de maman à qui, d'ailleurs, il enverra chaque mois une somme d'argent suffisante pour son entretien.

Jean parti, les autres enfants décident que Maman « à son âge » ne peut plus tenir sa maison pour elle seule. Tout ce qu'elle possède est partagé.

Elle va vivre d'abord chez Charles, l'artiste dont la femme est frivole et méchante. Maman ne tarde pas à y être considérée comme une simple domestique et même, bientôt, elle est mise dans l'obligation de s'en aller.

Chez sa fille Suzanne, où elle se tue de travail et de privations, Maman ne peut durer que quelques mois. On a appelé Pierre en consultation. L'ainé prétexte qu'il a deux enfants et qu'il n'est pas riche.

Maman le prie de la recueillir pour quelques jours, le temps d'avoir les réponses aux lettres qu'elle écrit à ses deux derniers enfants, qui habitent à la campagne et ont de plus grandes facilités.

Les réponses viennent, enthousiastes, enflammées !... Mais dans la première, on dit à Maman qu'il fait trop froid et que ce serait mauvais pour elle ; et dans l'autre, pleine de protestations non moins aimantes, on explique que la saison des fortes chaleurs commence justement, et que sa santé ne pourrait pas supporter un tel climat.

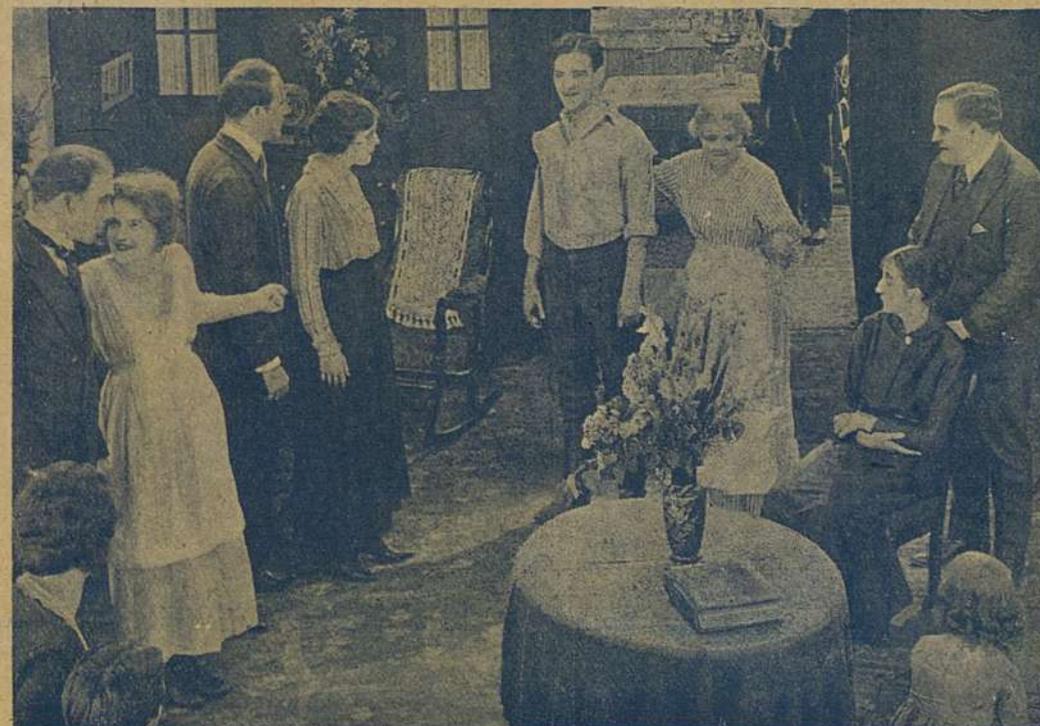
Maman ne se plaint pas !

Sa vie n'a-t-elle pas toujours été un calvaire. Et, pourvu que tous les enfants soient bien, n'est-ce pas l'essentiel ?

Cependant, Pierre explique qu'il ne peut continuer son « sacrifice ». Non seulement il ment ; mais encore, depuis que Jean est parti, il empêche régulièrement le chèque qu'il adresse à sa mère, sous prétexte que lui, Pierre, a souffert du préjudice causé par l'arrestation de « l'enfant terrible », le voleur de chevaux.

Et « Maman », triste chose, pauvre épave, échoue à

Une scène de MAMAN, avec Mary Carr





Mary Carr dans Maman

l'asile des vieillards. En route, la bonne Isabelle, la prie de rester avec elle jusqu'au retour de son Jean en qui elle a toujours foi.

Maman n'accepte pas. Par fierté, elle ne dit pas où elle va. Ses petits... elle ne leur en veut pas ! Ils ne sont pas méchants. Ils font de leur mieux...

Et Jean, Jean le terrible et bon garçon de toujours, revient alors qu'on ne l'attendait pas.

Il croit d'abord que Maman est morte. Puis il finit par dévoiler la cupidité de son frère, et l'infamie de tous les autres. Sa colère est grande. Il saisit Pierre et le frappe. Il va le traîner jusqu'à l'asile des vieillards pour qu'il aille implorer son pardon, à genoux. Il le traînera en dépit des gens ameutés, et même si Pierre doit en mourir.

Mais, en route, Isabelle survient, qui calme son Jean et l'empêche de continuer cette scène qui briserait le cœur de Maman si elle la voyait.

Jean court à la maison des pauvres. Il enlève la bonne vieille qu'il a surprise, à genoux, brochant et lessivant un parquet.

Maman qui n'y voit plus très bien, ne le reconnaît pas tout d'abord. A travers ses larmes de bonheur, elle devine son petit qui l'emporte en courant.

Des déménageurs ont repris chez tous les enfants, les meubles de Maman. Sa maison redevient à vue d'œil comme elle était autrefois. Le foyer est reconstitué.

Et tous les frères et sœurs repentants viennent autour d'elle et elle leur pardonne, et elle les aime, et elle ne fait dans son cœur aucune différence entre eux, ses enfants, ses petits, à qui elle appartient, pour qui elle endurerait encore toutes les souffrances, pourvu qu'ils soient bien contents, et heureux...

Maman Benton Mary Carr
 Papa Benton Will Welsh
 Pierre, enfant Sheridan Tansey
 Pierre, 20 ans après Noël Tearle
 Thomas, enfant Stephen Carr
 Thomas, 20 ans après John Dwyer
 Jean, enfant Jerry Devienne
 Jean, 20 ans après Johnnie Walker
 Charles, enfant James Sheldon
 Charles, 20 ans après Wallace Ray
 Lucy, enfant Rosemary Carr
 Lucy, 20 ans après Phyllis Diller
 Suzanne, enfant Mary Beth Carr
 Suzanne, 20 ans après Louella Carr

Isabelle, fiancée de Jean Vivienne Osborne
 Agulutia, femme de Pierre Dorothy Allen
 Lucy, femme de Charles Edna Murphy

NUIT DE CARNAVAL

composé et réalisé par W. Tourjansky.
 Film Albatros 1921. Edition Pathé C. C.

Olier a promis sa fille à l'intrigant Rouhais. Un incident fortuit vient jeter le trouble et l'émoi à l'instant du mariage : une femme vêtue de noir vient trouver Jeanne et l'adjure de renoncer à Rouhais, son amant. La fiancée, désespérée, adresse un adieu définitif et s'enfuit ; elle est secrètement suivie par Rouhais et son complice en basses besognes, Carrier. Le carnaval bat son plein ; cette tragique scène de famille va se dérouler au milieu de la fête de nuit, des cavalcades, illuminations, théories de masques exubérants dans la joie d'une foule prise du délire des plaisirs capiteux et bruyants de la haute vie. Pendant que Carrier circonviendrait Jeanne, va l'empêcher de trouver la mort en s'élançant dans la mer du haut du rocher, et la ramène à son père, Roubaix, de son côté, se rend chez la dame en noir la menacer de mort si elle révèle sa véritable identité. L'étrangère. L'étrangère est une femme énergique et d'une volonté indomptable. Elle se soustrait à Rouhais après l'avoir enfermé adroitement et se rend chez Olier lui révéler l'infamie de Rouhais. Or, cette femme est la mère de Jeanne. Jadis méconnue par le père de leur fille, elle vient à la fois se réhabiliter et empêcher un mariage odieux. La cérémonie a été retardée et la mère entraîne Olier dans un endroit écarté où elle lui fait les confidences propres à dévoiler le passé, au père imprudent qui fut injuste avec elle et va devenir l'artisan du malheur de sa fille. Suit le récit de sa douloureuse odyssee où fut mêlé Rouhais, un vrai bandit, qu'elle connut au Canada. Elle dévoile la suite de méprises dont Olier fut le jouet et elle-même la victime. Sa stupeur est grande de se retrouver à Nice au moment où un scandaleux hymen va consacrer le malheur irréparable de son enfant. Nous passerons sur les multiples incidents au cours desquels Rouhais, dans une tentative désespérée, cherche à se venger par le meurtre de Mme Olier. Poursuivi et rejoint assez tôt par Olier et sa fille, Rouhais, qui entraînait dans son auto la femme indomptable dans son amour de mère, se sent perdu. Seul dans sa voiture maintenant, il recule vers le précipice qui longe la Corniche et y trouve la mort. Mme Olier, qui a pu un instant auparavant s'échapper de l'automobile de Rouhais, est sur la route, privée de sentiment. Sa fille et son mari la ramènent, et *La Nuit de Carnaval* s'achève par une aurore radieuse qui sera celle du bonheur de ces êtres qui souffrent tant et se trouvent maintenant réunis dans une tendresse indestructible.

Olier Olivier
 Mme Olier Nathalie Lissenko
 Jeanne Olier Nathalie Koyanko
 Rouhais Nicolas Rimsky
 Carrier Colline
 King W. Tourjansky

LA FANGE
 (The Bait)

composé par Sidney Toler et réalisé par Maurice Tourneur
 Film Paramount 1920. Edition Paramount.

Dolly est trouvée auprès du cadavre d'un homme. Reconnue par un policier comme ayant été arrêtée autrefois pour vol, Dolly crie son innocence et raconte comment elle fut jadis appréhendée alors qu'elle n'était, comme aujourd'hui, nullement coupable. Elle était employée dans une bijouterie dont le chef de rayon la rendait par la force complice de ses vols. Elle développe avec détails le récit de son calvaire. Nous passerons sur les détails et nombreux incidents qui émaillent ce film intéressant et admirablement bien joué, pour en arriver à la conclusion qui sera son mariage avec John Warren, riche gentleman, dont l'amour pour Dolly est immense et qui saura réparer par son amour un passé de souffrances imméritées.

Jane Grainger Hope Hampton
 John Warren Harry Woodward
 Bennett Barton Jack Mac Donald
 Dolly Raë Eberly
 John Gordon James Gordon
 Simpson Joë Singleton
 Madeleine Poupette Andriol
 Jimmy Dan Crimmins

FAITES DE LA PUBLICITE
 (It pays to advertise)

tiré de la comédie de L. M. Cooper et W. Hackett par Elmer Harris et réalisé par Donald Crisp
 Film Paramount 1920. Edition Paramount.

C'est ici la piquante aventure de Rodick Martin, fils unique du Roi du Savon. Il veut épouser la secrétaire de son père, Suzy Gray. Le père Martin ne trouve pas à son goût ce projet d'union. Non seulement il refuse son consentement, mais il congédie les deux jeunes gens. Que faire ? De la publicité, parbleu ! et devenir riches pour remplacer la fortune du papa par les bénéfices que produira la vente d'un savon merveilleux. Malheureusement, l'activité de Rodick et celle de son jovial ami Ambros, qu'il s'est adjoint, n'empêchent pas les menaces de la catastrophe commerciale qui s'annonce. Heureusement pour Rodick, le papa Martin, ému tout de même des tentatives courageuses de son fils, relève secrètement l'affaire du « Savon 13 » en train de s'effondrer. L'industrie de Rodick Martin prend un essor formidable. Certain maintenant des capacités de son fils, qui ne lui inspirait guère confiance avant son entreprise, M. Martin cède à Rodick la direction de ses usines et consent avec joie et bonhomie à son mariage avec la charmante Suzy.

Rodick Martin Bryant Washburn
 Suzy Gray Lois Wilson
 Ambros Walter Hiers
 Cyrus Martin Frank Currier

L'OMBRE DU PASSE

scénario de R. Cecil Smith réalisé par George Archambaud et interprété par Elaine Hammerstein et Huntley Gordon
 Film Selznick 1920. Edition Select

Marion, fille du juge Jack Elwall, ne pouvant obtenir le consentement de son père à son mariage avec Hubert Withman, enlève son fiancé. Elle s'aperçoit bientôt que Hubert n'est qu'une vulgaire escroc, qui, poursuivi pour vol d'un bracelet, glisse l'objet volé dans la poche de sa femme et la signale à la justice. Marion se réfugie chez M. Ryder, qui, pour la sauver, déclare qu'elle est sa femme et l'épouse. Plus tard, elle retrouve son ex-fiancé dans une soirée. Withman, en cherchant à renouveler ses anciens exploits, se fait arrêter, et Marion, après avoir dévoilé à son mari le passé ombrageux auquel elle fut mêlée, obtient son estime complète, qui ne fera qu'augmenter la tendresse qu'il eut dès le premier jour de son mariage pour une femme pourvue d'autant d'esprit que de cœur.

ROULETABILLE CHEZ LES BOHEMIENS

5^e épisode : La Page déchirée.

C'était Hubert qui frappait à la porte. Il se trouve en présence de Rouletabille. Il est d'abord méfiant, mais le reporter lui dit : « Je crois que nous poursuivons le même but : la délivrance d'Odette. Allions-nous ! »

Hubert accepte avec une certaine réserve. Les deux hommes se rendent aux abords du camp des Bohémiens, mais ceux-ci ont disparu. Le jeune paysan que Rouletabille avait envoyé à la découverte est retrouvé blessé. Il sait seulement que les Bohémiens emmènent avec eux « une petite reine. »

Ces mots mettent Hubert en éveil, et il se souvient d'une page du Livre Sacré qui avait trait à une question de dynastie. Hubert avait vendu cette page à un antiquaire parisien. Renseignements pris, le document se trouve à présent à Innsbruck. Hubert décide de partir sans retard pour cette ville.

Rouletabille, après avoir vainement tenté de poursuivre les Bohémiens, se décide à suivre Hubert. Jean, prévenu par un télégramme, a rejoint son ami, et les trois hommes arrivent ensemble à Innsbruck.

Hubert a eu soin de négocier par télégramme l'achat de la fameuse page. Aussi, lorsque Rouletabille, qui a eu vent de l'affaire, se présente chez le détenteur du document, il apprend qu'il arrive trop tard.

Hubert reçoit une lettre mystérieuse lui donnant rendez-vous dans une rue écartée.

Comme il est question dans cette lettre de Rouletabille et d'Odette, Hubert va au rendez-vous. Là, il voit arriver une voiture mystérieuse. Une femme vêtue lui fait signe de monter. Après un instant d'hésitation, Hubert obéit.

LES MYSTERES DE PARIS

Sixième chapitre : Misère

La reconnaissance de Mme d'Harville pour Rodolphe était grande et elle lui confia le secret de la mort de sa mère, tout en lui révélant ce qui, à présent, se traitait contre les jours de son père.

Rodolphe ne put manquer, en entendant prononcer le nom de Bradomanti, de rapprocher le visage du dentiste avec celui du sinistre Polidori.

Pendant ce temps une misère atroce étreignait la malheureuse famille Morel, les malheureux mouraient littéralement de faim.

Pour comble de malheur, les agents du commerce venaient arrêter le pauvre père et sans pitié ils emmènent le malheureux, lorsque sa fille Louise survenant leur remit les 1.300 francs, montant du billet, mais les frais s'étaient accumulés et les agents voulaient emmener Morel. Rodolphe qui avait tout entendu, intervint énergiquement et, après avoir désintéressé les agents, il fit relâcher Morel.

Hélas ! le pauvre père n'était pas au bout de ses épreuves, car, peu après le départ des agents du commerce, un commissaire de police se présentait et demandait Louise Morel.

LE FILS DU FLIBUSTIER

Cinquième épisode : La Noce d'Anais

Le lendemain de la nuit tragique où Jacques avait retrouvé son père, on célébrait le mariage d'Anais. Le repas de noce était donné dans une petite guinguette ; la gaité régnait de toutes parts. Il n'en était pas de même dans la propriété voisine, celle de Pierre Chomel. Le pauvre homme, retiré depuis peu de l'asile de Saint-Fons, où il était interné avec Montbrun, avait hérité en quelque sorte de l'idée fixe de cet homme, qui avait vécu dans le but unique de se venger de Malestan.

Pierre Chomel, que les chants avaient attiré, s'était approché, et, par un habile stratagème, était parvenu à amener Jacques dans sa chambre. Là, en peu de temps, il l'avait ligotté et réduit à l'impuissance. Il ne pouvait, en effet, lui pardonner de lui avoir arraché des mains le Malestan duquel il était sur le point de se venger.

Jacques parvint, pendant un moment d'absence de Pierre, à s'évader et c'est le pauvre Ernest Pacoulin qui, involontairement, prit sa place. A son tour, celui-ci réussit à s'enfuir de cette maudite maison.

Gaston Glass et Vera Gordon



dans Humoresque

Quatorze années plus tard, Léon Kantor — à présent un grand jeune homme de vingt-et-un ans — donnait sa première audition devant une famille royale, celle d'Italie.

« Maman, viens ici et vois. On fait présent à notre Léon d'une médaille, annonça papa Kantor, comme le jeune virtuose terminait son dernier morceau.

Et maman Kantor, sourit doucement, muette de bonheur.

Mais plus précieuse pour Léon que le don flatteur de la famille royale fut l'heure qui suivit, en compagnie de Gina Berg — la petite Minnie Ginsberg d'hier, sa « fiancée » d'enfance du Ghetto. La fortune avait souri aux Ginsberg non moins qu'aux Kantor et maintenant Gina, en compagnie de son père Sol, complétait son éducation musicale en Europe. Sous la douce lueur du clair de lune, l'heure des amoureux à Venise, tous deux évoquaient les journées sans souci de leur enfance.

« Vous rappelez-vous comment vous aviez recueilli le petit chat mort qui gisait dans une poubelle et, comment vous vous efforciez de le rappeler à la vie en le réchauffant sous votre pauvre petit châle ?

— « Et vous rappelez-vous comment vous m'avez défendue contre les petits vauriens qui m'assaillaient ?

Le souvenir de la béquille, dont la petite Minnie était peu à peu arrivée à se passer avec l'âge, ajouta une pointe de mélancolie à leurs évocations.

« ...Et alors je plaçai la pauvre petite bête dans une vieille boîte à chaussures et refusai de m'en séparer tant que papa m'en eut procuré un vrai, un vivant », ajouta la jeune fille ; et leurs mains s'étreignirent en un mouvement spontané de sympathie.

De retour aux Etats-Unis, le jeune artiste se montra de jour en jour plus agité, au point que son art commença à en souffrir. La guerre avait éclaté en Europe et à présent son propre pays allait entrer également en action. Des fenêtres de l'appartement qu'il occupait avec ses parents sur la Cinquième avenue, Léon pouvait abaisser ses regards sur un baraquement où l'on recevait les engagements, et durant ses heures d'études son esprit s'évadait de son jeu pour se reporter sans cesse sur la foule de ceux qui venaient répondre à l'appel du pays. Mêlée aux accents de son violon, s'élevait son aspiration secrète de se joindre à eux.

Puis, vint la consécration suprême de son triomphe, le concert qu'il allait donner pour les siens, les mélomanes du Ghetto.

Comme, le soir de cette audition, il se préparait, dans sa loge du vaste auditorium, il redisait à sa mère le plaisir qu'il avait à jouer pour ceux parmi lesquels il avait grandi. Et, sans qu'elle puisse s'expliquer pourquoi, maman Kantor sentait que c'était là une autre marque de la grandeur de son fils, cet orgueil de son origine, cet amour pour les milliers d'êtres qui luttaient comme il avait lutté pour atteindre à l'idéal lointain, si lointain.

Il jouait ce soir-là le *Kol Nidre*, la prière de sa race pour l'expiation, et la foule le suivait, suspendant sa respiration sous le charme de cette vibrante composition. Plusieurs fois, sous d'interminables rappels, il dut revenir devant son public : il termina son concert avec *Humoresque*, cet éclat de rire qui dissimule à peine un sanglot, ce chant de plaintive mélancolie qui s'efforce de sourire à travers la brume qui s'insinue de partout. Et, comme la dernière note s'évanouissait, dans le silence tendu de l'audience, une assourdissante ovation se forma qui s'adressait à Léon Kantor, parmi les appels et les bravos.

À la porte de sa loge, Léon trouva son père en conversation avec l'homme qu'il reconnut tout de suite pour être le grand manitou de son monde : **Elsass, le grand organisateur de concerts**, sans l'apparaître avoir atteint véritablement son but. Dans la probation de qui aucun jeune musicien ne considérait la maison des Kantor son nom avait été chuchoté timidement depuis bien des mois. Les membres les plus utilitaires de la famille se promettaient en

HUMORESQUE

tiré de la nouvelle de Fannie Hurst par Francès Marion
et réalisé par Frank Borzage

Production Cosmopolitan

(Suite et fin)

Edition Paramount

eux-mêmes tel ou tel luxe « quand Elsass aura proposé un engagement à Léon ».

Pour la mère et le fils, l'hommage de son éloge signifiait une chose autrement précieuse que des petits luxes supplémentaires :

« Léon, mon garçon, voici M. Elsass, l'organisateur de concerts », annonça triomphalement Abraham Kantor comme son fils s'avancait. « Il a un contrat tout imprimé et auquel il ne manque plus que ta signature — un contrat, mon garçon, pour cinquante concerts, à deux mille dollars par concert. »

Il était donc venu, ce rêve, pour compléter le bonheur de cette splendide soirée !

Léon serra la main de l'impresario silencieusement. Après une pause d'un instant, durant laquelle il sembla lutter pour garder sa présence d'esprit, il dit très simplement :

« J'apprécie hautement l'honneur que vous me faites, M. Elsass ; mais j'ai déjà signé un autre contrat avec Ponce Sam. »

Abraham Kantor contempla son fils, muet d'étonnement, mais Elsass, comprenant le motif qui avait déterminé Léon à ce sacrifice, lui tendit la main avec ces mots :

« Je vous félicite, mon garçon.

— « Nous n'en dirons rien à maman ce soir, n'est-ce pas ? » murmura Léon à son père comme ils entraient dans la loge.

« Maman, cinquante concerts à deux mille dollars chaque, annonça Abraham en présentant Elsass.

— « Mon petit ! Penser que ce grand homme est mien, à moi simple femme... »

Et non loin de là, dans les coulisses, le petit neveu de Léon s'entendait raconter la même chose, accompagnée d'une secousse de la main paternelle :

« Entends-tu bien que, ton oncle Léon, eh ! bien, on lui donne deux mille dollars par concert. C'est un bien meilleur métier que celui des pardessus et des habits. Est-ce que je ne t'ai pas dit de t'appliquer et de bien écouter les leçons de ton professeur ?... »

Cette nuit-là, avant de se retirer dans sa chambre, Léon mit sa mère au courant.

« Mon petit, mon merveilleux petit, ils n'ont pas besoin de toi, gémit-elle. Les fils de bien des mamans peuvent combattre, mais aucun ne peut jouer comme toi, mon petit. On a besoin de ta musique.

— « L'Oncle Sam a besoin de nous tous, maman, reprit doucement Léon. Vois Mannie : toute sa vie être comme il est à cause d'une si atroce chose... Nous ne pouvons avoir ni foyer, ni affection, ni musique, maman, si nous n'avons pas la liberté. Vous ne voudriez pas que votre fils se cache derrière son violon. Quelle honte ce serait, maman !... »

Et il termina dans une de ses embrassades de quand il était petit pour cacher le sanglot qui le prenait à la gorge.

Quand Léon, revenu du camp d'entraînement, reparut à la maison, sa maman connut le frisson, nouveau pour elle, de l'orgueil, orgueil déchirant, à coup sûr, avec lequel elle contemplait son fils revêtu de l'uniforme. Cela surpassait de beaucoup ce qu'elle avait ressenti lorsqu'il avait été décoré par la famille royale, ou quand le contrat pour une série de concerts lui avait été offert par Elsass.

« Dis, mon fils, que vas-tu jouer à ta vieille maman avant de partir ? lui dit-elle au dernier jour de son séjour à la maison.

— « Qu'est-ce que ce pourrait être, maman, interrogea-t-il, tandis qu'il saisissait son violon, troublé à la pensée que ce pourrait être la dernière fois qu'il touchait son cher instrument.

— « *Humoresque*, Léon, répondit-elle. C'est comme l'existence, mon garçon, ce morceau : gémissant pour cacher son rire, et riant pour cacher ses gémissements... »

Et, comme il jouait, les sons apportèrent à la mère une nouvelle impression, une impression à laquelle elle essaya en vain de fermer son attention.

« Oh ! Dieu, pria-t-elle silencieusement, des larmes roulant sur son visage, mettez mon cœur en pièces, mais gardez-moi mon merveilleux petit. » Comme la dernière note s'évanouissait, Mannie.

dont la pauvre cervelle ne pouvait saisir que c'était là la soirée d'adieu de Léon, Mannie tourna vers son frère un regard suppliant. Le musicien comprit. Il n'y avait qu'une mélodie capable d'apporter la joie aux yeux de l'innocent, et c'était la musique que lui-même avait composée pour le fameux poème d'Alan Seeger : *I have a « Rendez-vous » with Death* (J'ai un rendez-vous avec la mort).

— « Mannie doit lui aussi avoir son morceau d'adieu, maman, dit Léon avec un brave sourire, tandis qu'il levait le menton pour faire entendre les premières notes.

— « Quel est ce « Rendez-vous », Léon, questionna la maman quand il eut terminé le morceau préféré de Mannie.

— « C'est un engagement de se retrouver ; n'est-ce pas cela, Gina ? poursuivit Léon, comme si eux deux étaient là seuls.

— « Oh, comment — comme j'espère que vous l'avez avec moi, soupira la jeune fille.

— « Au printemps, Gina ?

— « Au printemps, Léon.

— « Vite, il faut venir, Léon ; tu as juste un quart d'heure pour attraper ton bateau !... interrompit la voix d'Abraham Kantor. L'instinct lui dictait qu'un rapide adieu serait le meilleur pour sa femme comme pour Léon. La pauvre femme serra contre elle son fils, son merveilleux enfant, en qui Dieu avait exaucé ses prières de posséder un grand musicien, et puis, avec un mouvement convulsif qui évoquait le serrement de cœur universel, tandis que les mamans envoyaient leurs chers petits là-bas dans ce grand brouillard gris de l'incertitude, elle guetta cette jeune forme masculine en kaki qui se dissolvait en celle du petit garçon qu'elle avait tenu sur son genou, et qui maintenant était parti.

Des mois passèrent, des mois durant lesquels les cheveux de la maman devinrent plus blancs, tandis que le sourire qu'elle essayait de garder dans ses yeux, pour l'apparence devant les siens, se figeait une persistante tristesse, semblable aux accents de *l'Humoresque* qu'il jouait.

qu'un visage ne vint se coller à la fenêtre de l'appartement qui lui ramenait son enfant. À partir de ce moment, pas une heure du jour ne s'écoula sans qu'un visage ne vint se coller à la fenêtre de l'appartement sur la Cinquième Avenue.

— « Tout de même, comme quelqu'un de la famille disait souvent à qui lui succédait à la fenêtre, tout de même, vous attendez-vous donc à ce qu'un grand navire traverse l'océan en un jour pour cette simple raison que notre Léon est à bord ?... »

Mais c'était dans les attentes silencieuses de la nuit qu'un visage montait sa garde solitaire, un visage couronné de respectables cheveux blancs.

« Oh, maman, viens vite ! appela un jour Esther Kantor, quelques semaines après que la nouvelle du retour de Léon était arrivée. Voici un soldat qui arrive, c'est Léon... il entre... ; mais, il n'a plus le même képi. On dirait qu'il est officier... »

Toute la famille était dans le hall quand l'ascenseur stoppa à l'étage des Kantor et que le jeune officier en sortit. Le cri de bienvenue mourut sur les lèvres blanches, au moment où l'on reconnut que le militaire n'était pas Léon.

« Il est à New-York, à l'hôpital, s'empressa d'expliquer le nouvel arrivant, les yeux fixés sur le visage de la mère. Je suis son supérieur et il m'a envoyé vous mettre au courant. Rien de bien grave. Mme Kantor ; juste un shrapnell qui s'est logé dans l'épaule gauche. »

Toute à un premier mouvement de joie, à la pensée qu'il était sain et sauf, la maman ne songea pas un instant aux conséquences que pouvait avoir cette blessure, non pour la santé de son fils, mais pour son art, qui était la moitié de sa vie.

« Pourra-t-il jamais se servir de son bras de nouveau, docteur ? questionna Gina quand elle vit le médecin de service, l'après-midi du même jour.

— « Pas dans son état d'esprit actuel, répondit ce dernier. Il est fermement convaincu qu'il est estropié pour toujours, que la force a quitté son





bras à jamais. Le vrai mal est dans son attitude mentale. Il ne peut, et n'a pas la volonté de fournir l'effort nécessaire à sa guérison. La musique a été la grande chose de sa vie jusqu'ici ; avec l'idée que son art lui est ravi il n'a plus le désir de vivre.

A la maison, plus tard, tous les membres de la famille concentraient leurs efforts à tirer Léon de cet abattement. Dans l'espoir de faire naître en lui un intérêt capable d'amener la guérison, la maman avait fait jouer devant lui son petit-fils, jusqu'à ce que le virtuose d'hier l'ait prié de faire disparaître ce violon de sa vue.

« Je ne puis supporter cela, maman, je ne peux pas, gémit-il, la tête renversée sur l'épaule.

Puis vint le printemps, apportant ses fleurs, ses

espérances aux champs et aux forêts, mais non au cœur de l'artiste condamné à l'inaction.

« Léon, savez-vous à quel moment de l'année nous sommes ? lui demanda un jour Gina, comme elle arrivait chez Léon, les bras chargés de fleurs qu'elle lui destinait.

— « Oui, Gina, je sais que nous sommes au printemps, répondit-il tristement.

— « Et cela ne vous rappelle-t-il rien ? reprit la jeune fille.

— « Oui, ma chère Gina ; nous avions pris rendez-vous au printemps... M'aimez-vous, Gina ?

— « De toute mon âme, Léon.

— « Alors, vous devez me rendre ma liberté. Je ne pourrais supporter cette pitoyable chose de vous voir lier votre existence à celle d'un impotent. Je suis un inutile, Gina, un inutile, car ma musique, ma vie, m'est enlevée. Jamais plus je ne pourrai jouer du violon.

— « Mais je vous aime, Léon. Ne comprenez-vous pas que je vous aime pour vous-même, non pour votre musique ?

— Oh ! Gina, ne me torturez pas de la sorte, voulez-vous... Voulez-vous aller voir maman, à présent. Je désirerais rester seul avec mes pensées.

— « Vous me brisez le cœur. A quoi bon traîner une telle vie... gémit la pauvre jeune fille, tandis qu'elle s'éloignait lentement vers la pièce voisine.

Léon ensevelit sa tête dans les coussins pour s'épargner la vue du chagrin de Gina. L'instant d'après, le son de la chute d'un corps retentit, et il entrevit, à travers le rideau, le corps de Gina étendu à terre.

— « Maman, maman, vite ! cria-t-il en bondissant dans la pièce voisine. Il attendit, frémissant, mais aucune réponse ne vint. Alors, sans songer le moins du monde à lui-même et à son épaule blessée, il se pencha et saisit des deux bras la jeune fille qui, plus que son art, plus que sa propre existence lui était chère. Quand sa mère arriva, un moment après, il plaça Gina, qui avait repris connaissance, sur un sofa, et, sans un mot, se précipita dans sa chambre.

Soudain les accents d'un violon arrivèrent à l'oreille des deux femmes anxieuses, accents tristes d'un instrument de prix par une main de maître, d'un maître dont l'âme était empreinte d'amour.

Comme elle écoutaient les notes émouvantes, elles se penchèrent l'une vers l'autre, s'étreignant en silence dans une compréhension nouvelle de cette mélodie qui gémissait pour cacher sa joie, qui riait pour cacher ses gémissements.

sont divertis à adopter pour la circonstance — ou plutôt qu'ont voulu faire croire qu'ils avaient adoptés — les taillis pelés des studios de la Selig « grande spécialiste des films de fauves. »

Les ridicules arbres ratatinés qui doivent représenter la forêt vierge ne choquent personne — il est bon de dire que ceux qui sont choqués sont justement ceux qui ont le bon goût de ne pas manifester tout haut leurs opinions et on admire, au contraire.

Une jeune héroïne est poursuivie par un lion, mais le lion n'entre dans le champ que quand elle l'a quitté. Personne ne paraît se douter qu'entre le passage de la jeune fille et celui du fauve, l'opérateur s'est arrêté de tourner ; bien mieux, de véritables cris d'effroi retentissent dans la salle. Ils redoublent quand on voit alternativement un léopard vivant se jeter sur un mannequin et un homme vivant se rouler sur le sol en serrant dans ses bras un cadavre de léopard.

Et le couple qui me renseignait si bien, quand la lumière sera faite, admirera, et cherchera comment on est arrivé à des résultats si surprenants, ils se demanderont, non pas si un homme s'est vraiment trouvé en présence d'un lion, d'un léopard, mais comment un homme a fait pour se trouver en présence d'un fauve, pour lutter avec lui. Et ils échafauderont des histoires compliquées de dompteurs prêts à venir au secours des artistes, de parois de verre, de courage surhumain ; et j'aurais bien envie de leur donner la solu-

tion du problème autant pour ne plus subir leur imagination déchaînée que pour les remercier de m'avoir si charitablement aidé à me mettre à la page.

Mais le film continuait ses péripéties : c'était maintenant une bien belle histoire : un lion poursuivait une jeune fille dans la savane désertique, immense, éloignée de toute civilisation ; mais, le plus naturellement du monde, arrive un avion « qui passait justement par là » dit en substance un sous-titre comme explication. Et, en premier plan, voici la carlingue postiche de cet avion, dont la toile mal tendue flotte aux secousses épileptiques qui veulent représenter tangage et roulis ; par derrière, se déroule assez rapidement une toile de fond avec de beaux nuages bien joufflus ayant la prétention de donner l'impression de la marche de l'avion — comme si en filant, même à 300 à l'heure les nuages éloignés défilaient comme les poteaux télégraphiques auprès de la voie. Dans l'avion, deux hommes ; l'observateur a vu de quelques centaines de mètres de hauteur — admirez ses yeux perçants — la jeune fille et le lion, il a compris de suite — admirez son jugement — qu'elle courait un grand danger, et, sur le champ, — admirez sa décision — lance un lasso, — admirez la longueur de la corde et la prévoyance des aviateurs qui avaient emporté de quoi parer à toutes les éventualités — et — admirez cette adresse merveilleuse — le nœud coulant, malgré la vitesse de l'avion, vient enserrer avec précision la tête du lion en pleine course... et le lion reste sus-

pendu, il se débat, s'élève dans les airs... C'est beau, n'est-ce pas ? Oui, mais, attendez : alors l'aviateur coupe la corde... et le lion tombe, tombe et fait irruption dans une mare au milieu d'un volcan d'éclaboussures. Est-ce beau ?

Pour que quelque chose vous captive, au cinéma surtout, il faut que l'on vive avec l'action ; il faut donc qu'elle soit vraie, qu'elle paraisse vraie. Il faudrait donc penser qu'ils trouvaient tout cela vrai, ceux, et ils étaient nombreux, qui eurent à ce spectacle qui leur arracha des cris d'admiration, de sincères émotions. Le monsieur, celui du couple, derrière moi, eut un cri de jouissance vraiment jailli du fond du cœur : « Ah ! ça... c'est épatant !... »

Tous ceux qui admiraient ne voyaient donc pas que ces arbres rabougris ne pouvaient pas être une forêt vierge, que cette savane déserte que survolait l'avion, où il se posait n'était autre qu'un champ d'aviation — on voyait le sol rayé en tous sens par les roues de nombreux appareils — pris en vue légèrement plongeante pour ne pas voir d'arrière plans trop prosaïques.

Personne ne releva ces choses grotesques. Oui, mais cela ne prouverait rien... si la même foule ne revenait une semaine après pousser des glapissements de joie en voyant apparaître sur l'écran

« En Mission au Pays des Fauves »

(N+1)^{ème} épisode

(A Suivre).

PIERRE PORTE.

COMMENT ON A TOURNÉ :

Jocelyn

De nombreux épisodes de *Jocelyn* se déroulent dans les Alpes et opposent à l'agitation des scènes révolutionnaires la majesté et la sérénité des solitudes neigeuses. Pour réaliser ces épisodes, M. Léon Poirier vient de passer trois semaines en pleine montagne et c'est au cours de l'ascension du Mont Pelat, qui devait lui fournir un cadre admirable pour une des scènes les plus émouvantes du film, celle où l'on voit Laurence (Mlle Myrge), déjà gravement atteinte par le mal qui doit l'emporter, revenir aux lieux où son père a été enseveli, et à la grotte qu'elle a habitée avec Jocelyn. Voici le journal de la petite expédition, tel que M. Léon Poirier l'a fait paraître dans *Scénario* :

15 décembre.

Nous descendons les lacets vertigineux de la route qui, à travers les montagnes, va de Roquestéron à Puget-Théniers. Nuit tombante, gel, verglas, dérapages. Soulagement en arrivant sous les platanes de la place pugetoise après avoir traversé le Var murmurant au clair de lune. Autour de nous, instantanément, tous les enfants de la sous-préfecture. Il y a un hôtel ; nous entrons ; salle basse de café de province désert ; autour du poêle, du linge raidi par la gelée commence à fumer avec une odeur de lessive. Une vieille demoiselle nous accueille. Nous pourrions dîner, même coucher. Il y a trois cheminées pour cinq chambres. Avant dîner, recherches de lainages et vêtements chauds pour l'expédition de demain. Impossible de trouver des bas blancs. Laurence veut absolument des bas de laine blanche et souple. Heureusement, la vieille demoiselle de l'hôtel vient de recevoir de Paris six paires de chaussettes qu'elle nous cède — mais pourquoi cette vieille demoiselle accorte avait-elle commandé des chaussettes ? — Jocelyn (Tallier) est très content de son petit tricot qui le moule avantageusement.

Après dîner, autour du poêle unique, graissage des bottes. Nous trouverons la neige demain, paraît-il : un capitaine de tirailleurs marocains qui arrive de Péone nous l'affirme.

16 décembre.

De Puget-Théniers à Guillaumes, pas d'incident. Les gorges de Daluis, rouge et dramatique enfer avec la neigeuse pureté du Mont Monnier comme toile de fond. A partir de Guillaumes, la route vers Péone se rétrécit. Une avalanche que l'on déblaye nous arrête. Nous arrivons tard à Péone. La neige est là ! Impossible de continuer sur Breuil.

Dans la montagne, quand on arrive devant la neige, le progrès perd subitement tous ses droits, l'automobile s'arrête, la route disparaît. Le chemin de fer est

inconnu, les mulets eux-mêmes ne peuvent avancer ; on cherche des guides, on parle de raquettes, de traces, de viande salée, de conserves : c'est un brusque recul dans le passé ; un rappel des romans canadiens ou des histoires de petits Savoyards — cela ne manque pas de charme pour l'esprit — mais, hélas, nos jambes n'ont pas d'esprit : pour gagner Breuil il faut faire, à pied, dans la neige, 14 kilomètres dont 10 de côte. Il faut emporter les appareils et les vivres, c'est toute une expédition. Nous allons essayer de tourner la difficulté. Après avoir mangé une omelette dans une salle voutée d'un romantisme inspirateur, nous regagnons Guillaumes et la route des Alpes. On nous assure que nous pourrions rouler jusqu'à Entrannes, en bordure de la zone neigeuse et que, dans ce village, un confortable hôtel nous attend. Nous filons. La nuit est venue : clair de lune qu'il serait banal de qualifier de merveilleux. Nous remontons le Var, simple torrent entre les cimes blanches semblant, sous les étoiles, d'immenses processions de fantômes recueillis. Peu à peu, les fantômes s'allongent et leurs blicheurs viennent bientôt traîner jusque sur la route.

Voici quelques maisons, puis arrêt, c'est encore la neige ; nous voici de nouveau à la frontière du pays blanc. Et Entrannes ? Un volet s'ouvre : c'est ici. Et le confortable hôtel ? Nous frappons à la porte indiquée en haut d'un escalier boiteux. Une femme vient ouvrir, s'éclairant d'une lanterne à huile d'une forme archaïque et délicieuse. Nous sommes sept, elle a un peu peur. Il y a bien des chambres, mais pas de feu et très peu de pain. Nous voulons mettre des matelas autour du poêle dans la salle basse pour faire un dortoir. Il paraît que ce serait un scandale. Il nous faut battre en retraite, nous redescendons et c'est à huit kilomètres plus bas, à Saint-Martin-d'Entrannes, dans une auberge tenue par un ancien garde municipal dont le fils a été cuisinier de général, que nous trouvons le couvert et le vivre — le bien vivre.

Néanmoins, toujours pas de feu dans les chambres. — Jocelyn — Tallier s'obstine à traîner son matelas dans la salle à manger.

17 décembre.

Scène du ruisseau. Le Var coule dans la glace, l'eau est au-dessous de 0°. Un des bas que lave Myrge et qu'elle veut étaler sur un rocher, s'y colle et y reste figé comme sur une banquise.

18 décembre.

Nous pénétrons dans la zone blanche. Trois guides nous accompagnent. Chacun de nous porte quelque chose : appareils, costumes, accessoires, ravitaillement. Nous partons pour les cimes du Mont Pelat et passant par le lac d'Allos ; notre ardeur est belle à voir. Il fait un soleil splendide et nos guides ont un sourire charmant.

Premier kilomètre : enlevé en vingt minutes.

Deuxième kilomètre : raccourci en grimpe à 40 0/0.

DANS LE NOIR

II

LES CREDULES

Dans le noir, devant l'écran, il y a aussi parmi les spectateurs ceux qui ne voient pas le « chiqué » des scènes qu'on leur présente, qui voient tout ce qu'on veut bien leur faire voir et ne voient justement pas ce qui prouve que ce qu'on leur fait voir est faux : les Crédules.

En mission au pays des Fauves. N^{ème} épisode. Réclame : — « Des fauves en liberté » : — salle comble.

Il n'y a qu'un malheur, c'est ce que je n'ai pas vu le ...^{ème} épisode qui précède... Tant pis !...

Mais un couple arrive : le film est déjà commencé : « Ah ! c'est déjà la suite ! » Et ils sont vraiment gentils ces gens-là : causant entre eux, ils prennent soin, sans s'en douter, de m'initier moi, pauvre profane, aux secrets de cette merveilleuse aventure : « Ah ! ça c'est un tel, tu te souviens, celui qui... Ah ! ça c'est la jeune fille qui a fait ça !... etc., etc. » Grâce à leur aide, j'ai pu ne pas être trop dépaysé dans cette jungle mystérieuse et impénétrable, déguisement que se

50 centimètres de neige molle. Chaleur torride. Lumière aveuglante : comme les guides marchent vite...

Troisième kilomètre : la caravane s'allonge, il y a des traîneurs, je ne les nommerai pas.

Dixième kilomètre. Enfin ! voici quelques « chalets », comme eût dit M. de Lamartine, et sans se consulter, tout le monde s'arrête.

— Mon cher Tallier, que pensez-vous du las d'Allos.

— Peuh ! il avait baissé de 8 mètres en octobre et puis il doit être gelé, couvert de neige ; ce petit lac sera un vaste plateau.

Je me tourne vers Letort et Bernassau, mes opérateurs inséparables (Rosa-Josepha, comme nous les appelons).

— Et vous ?

— Que de neige !... Que de neige !...

Nous nous regardons et l'on s'aperçoit que tout le monde est assis sur son paquet. Nos guides sourient toujours. J'en délègue un en parlementaire vers le « chalet » où nous pourrions peut-être établir, pour quelques jours, notre campement. La réponse est négative. Pas d'autre abri possible.

Va-t-il falloir, tous les jours, prendre Entrannes comme point de départ. Jamais nous n'arriverons aux sommets. Consternation. Je vais négocier moi-même. Le brave homme est un rude montagnard. Il m'observe. Il est dans la peine : sa femme est morte il y a six mois ; les figures étrangères troublent le recueillement de son âme simple et, dans cette solitude blanche, son clair regard est d'une étonnante grandeur. On cause. Son fils a fait la guerre ; il était artilleur, moi aussi. Finalement, nous allons voir le grenier. Il y a de l'excellent foin ; on bouchera les trous et dans le foin on n'a pas froid ; nous sommes des amis.

Et quand le bon montagnard voit que parmi ces gens en culotte il y a deux femmes, il offre son lit et aussi son magasin à seigle où il y a des pailles. Nous pourrions même manger à sa table, à condition que les guides nous montent, tous les matins, d'Entrannes, le ravitaillement.

A 150 kilomètres de Nice, en 1922, nous allons donc vivre, dans la zone blanche, la vie des bergers que connut Lamartine, il y a un siècle, quand il écrivait

Jocelyn et qui n'a pas changé aujourd'hui où je viens, ici pour essayer de visualiser les émouvantes images de son génie. Décidément, la vie avance comme défile un paysage vu de la portière d'un train : il y a des premiers plans qui passent à toute vitesse, mais l'horizon lointain et profond demeure immobile.

19 décembre.

Réveil exquis. Par la fenêtre du magasin à seigle, la féerie de la neige rose, les nuances pâles, les ombres bleues, les aiguilles de Pelens sur le ciel qui s'éclaire.

Des peaux de marmottes sèchent devant la porte, leurs petites mains noires sont impressionnantes.

Ici on fait provision de marmottes endormies au début de l'hiver, c'est du gibier qui se conserve automatiquement.

Quatre heures de travail dans 75 centimètres de neige, nous sommes fourbus. Fait connaissance, en rentrant, du bouillon de chèvre salée. Il faut demander à Letort son opinion sur le bouillon de chèvre salée.

20 décembre.

Après la féerie du jour sur la neige, c'est le rêve nocturne sous la carté lunaire et c'est encore plus beau.

21 décembre.

Rude ascension. Jocelyn s'est enseveli dans la neige jusqu'au cou. Laurence est descendue au fond d'une gorge où, seul, un guide a voulu l'accompagner. J'avoue que j'ai eu le vertige. Fido, notre brave chien, plus prosaïquement Toto, a horreur de la neige, il y enfonce jusqu'au ventre, mais suit quand même.

22 décembre.

Il fait nuit à 4 heures (heure habituelle de notre déjeuner, car nous partons le matin à 8 heures et travaillons sans arrêt tant qu'il fait jour).

On ne se couche pas avant neuf heures. Il y a la veillée. Quand on a fait sécher ses bottes, on les graisse, et, quand on les a graissées, on cause. Mais on ne s'occupe pas des grands problèmes internationaux. Ici, il y en a de petits à résoudre qui sont bien plus impor-



tants, comme, par exemple, se nourrir et se chauffer.

Il y a huit mois de neige et quatre mois d'été. On sème le seigle en août pour le récolter treize mois après, en septembre ! On a des moutons qui ne sortent guère de la bergerie. On brûle de rares mélèzes qui chauffent mal. Le docteur de Guillaumes demande 300 francs pour visiter une femme en couches. Les quelques cha-

lets éparpillés dans la montagne, sous le nom général d'Estaing, abritent 32 habitants.

« Mais le mois de juin est si beau !... Il y a toutes les fleurs à la fois et des sources partout », me dit notre vieux hôte.

Sagesse, tu l'es réfugiée là-haut dans la zone blanche, où l'on sait se contenter de peu...

CARACTÈRES

Constance

Talmadge

et

Wallace

Reid

par

Jaque

Christiany



Il a eu autrefois du talent.

Quelques diables de metteurs en scène et des milliers de femmes lui ont dit qu'il représentait le type le plus pur de l'homme aux Etats-Unis. De ce jour, cela lui a suffi ; il a abandonné le peu de talent qu'il avait pour l'épanouissement total de son beau physique. Ah ! ces premiers plans plus lumineux qu'éclairés où le sourire enjôleur du jeune premier capte et extasie la provinciale rougissante dans son fauteuil obscur. Aux quatre coins du globe, on aura longtemps souvenir de cet éphémère yankee, au profil invraisemblablement grec, qui interprète ses films comme on expédie une partie de golf. Et puis, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le meilleur tailleur de New-York, de laisser flotter au vent-aventure de belles cravates, et de conserver d'un bout à l'autre d'un drame cet air nonchalamment optimiste, si sportif là-bas. Non, il n'est pas donné à tout le monde de rendre agréable une telle banalité ; et c'est un tour de force.

On y va avec la ferme croyance d'assister à une copieuse revue. Revue annuelle et définitive sur les nouvelles torpédos et leurs cylindres compliqués, sur telle ou telle tenue de voyage, sur telle manière de porter la casquette, ou d'interpréter un sport, enfin telle façon dont on embrasse l'ingénue au sourire facile. C'est clair, jeune, plaisant et cela n'ennuie pas. Mais il s'échappe de tout ce luxe facile une impression superficielle, un soyeux d'inutilité belle dont nous ne voyons pas la trame, caractérisable d'un Fashion Show comme ces silhouettes de magazine, trop parfaites d'allure, et que les revues anglaises prodiguent aux derniers feuillets de leurs numéros.

Il doit être navré, à présent, de tout cela. Il appartient au public, et se doit à lui. Je crois que celui-ci ne lui pardonnerait jamais un jour, s'il s'avisait de changer.

Wallace, quoi que veuille Reid, restera classé désormais dans les annales du cinéma, au chapitre des beautés célèbres.

Jouons au mariage ! Acceptons-en les agréments et les désavantages et saupoudrons-le tout de frais sourires ! Mais non, pardon, Connie, vous êtes capable d'autre chose et ce sont vos maudits films qui me dictent ces mauvaises paroles. Pourquoi toujours ces études matrimoniales qui finissent par l'inévitable baiser ? Le flirt est un art, certes, et cet art est votre don, mais que cela est parfois fastidieux — Griffith nous a du reste convaincu de ce talent dont elle voudrait tant se débarrasser, parce que c'est lourd à porter et si ennuyeux lorsque on a vingt ans et qu'on aime folâtrer.

Et puis, elle est venue au cinéma sans y penser ; sa sœur, Norma, gagnait beaucoup d'argent à poser devant la machine à drame, et cela la tenta. Elle prouva bientôt qu'elle n'avait rien de qui tenir et Constance égala Norma. Il n'y eut aucune rancune.

L'indépendance, adage de toute américaine bien née, se lit sur ces traits vifs et clairs ; la joie de vivre, de se savoir jolie, tout cela lui donne cette désinvolture si fluide à voir. Allégoriquement, je vois : le fier destrier blanc qui caracole sur la route romande, parmi les premiers ébats de l'aurore, et foule de ses cambrures fines de cristallines feuilles de bouleau.

Mais ceci est de la poésie. Par contre, ne me demandez pas de vous raconter ses films ; je n'y arriverai pas. Il me viendrait à chaque phrase ce nom de Constance (mélange de miel et de sel), au lieu de celui de l'héroïne, car Constance est l'unique sujet de ses films. Que va-t-il arriver le jour où on se chargera de lui en donner un. Elle n'y croira pas et n'en voudra pas. Elle estimera que c'est un luxe inouï, réservé aux dames prétentieuses et se suffira à elle seule.

Constance ne veut pas avoir de talent, elle en a. Et l'on pense à toutes ces ingénues qu'une publicité équivoque veut absolument rendre géniales.

G.F.O.

LE PLUS GRAND FILM où frémit et rayonne l'âme de l'Islam

"IN' CH' ALLAH!"

G.F.O.

IMAGINÉ et EXÉCUTÉ par

FRANZ TOUSSAINT

INTERPRÉTÉ par :

STACIA NAPIERKOWSKA

Yvonne Simon

J. de Trévières

Zohra Bent Yelba

A. Volbert

Brahim El Hadjeb

Dartagne

Jean Salvat

Lahdi El Moktar

et

FABIENNE FRÉA

Costumes dessinés par Marco de Gastyne, 1^{er} Grand Prix de Rome — Prises de vues par Chaix et Gondois
sera présenté dans la plus grande salle de Paris, au GAUMONT-PALACE
le 13 Novembre 1922, à 14 h. 30

ADRESSER TOUTE DEMANDE D'INVITATION A

Louvre 08-25, 08-46.

GÉNÉRAL FILM OFFICE

Louvre 08-25, 08-46

Directeur : J.-L. CROZE

11, Boulevard des Italiens, PARIS — Chargé de la vente pour tous pays

UNE ŒUVRE ORIGINALE DANS UN CADRE NOUVEAU

Un drame émouvant illustré d'admirables eaux-fortes

G.F.O.

"LA SIRÈNE DE PIERRE"

G.F.O.

FILM FRANCO-PORTUGAIS de

M^{me} Virginia DE CASTRO

et

M. Roger LION

INTERPRÉTÉ par :

M. MAXUDIAN

MM. Arthur Duarte

Nestor Lopès

Francisco Senna

Manoel Grillo

M^{me} Emilia Branco & M^{me} GIL-CLARY

Opérateurs de prises de MM. Daniel QUINTIN et Marcel B ZOT

Louvre 08-25, 08-46

GÉNÉRAL FILM OFFICE

Adr. tél. : OFILMIFO-PARIS

Directeur : J.-L. CROZE

11, Boulevard des Italiens, PARIS — Chargé de la vente pour tous pays

Impr. LOGIER Frères, 4, Place J.-B.-Clément, Paris.

Le Gérant : P. HENRY.